

Le saut

Fulvio Caccia

Numéro 101, printemps 2004

L'exil

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14390ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caccia, F. (2004). Le saut. *Moebius*, (101), 11–20.

FULVIO CACCIA

Le saut

L'exil revient en force aujourd'hui sur la scène de la représentation. (En fait, il ne l'a jamais quittée.) Ce sont les littératures de l'immigration qui l'ont remis au goût du jour. Il faut dire que la demande est particulièrement forte de la part des instances (universitaires, médiatiques, politiques) dont la vocation consiste à légitimer le « lien social ». Pourquoi? Parce que les cohortes d'immigrants constituent désormais l'apport démographique majeur des pays industrialisés. Donner une perspective historique au foisonnement conceptuel qu'elles induisent pour les intégrer est donc devenu une priorité.

Un des effets pervers de cette opération conduit à réduire l'exil à un épiphénomène de cette culture postindustrielle, une variante des « écritures migrantes » et autres métissages contemporains. C'est faux, bien sûr. C'est l'exil, toujours recommencé, qui fonde notre modernité mais qui aussi la met en péril. Rétablir la vérité de l'exil par rapport à l'immigration et à l'autochtonie – *dire sa spécificité* –, telle est bien l'ambition de ma contribution.

Commençons par le commencement : l'étymologie. *Exilium*, qui désigne à la fois « bannissement » et « lieu d'exil », provient du latin *exsilire* dont le sens est « sauter hors de ». Mais de quel saut s'agit-il? Arrêtons-nous sur ce mot.

QUI PERD GAGNE

En l'occurrence, le saut ne concerne pas le dedans, mais s'accomplit plutôt vers le dehors. Par ce mouvement brusque, infléchi par la gravitation, le candidat à l'exil

franchit l'intangible barrière du familier, de l'apparente fraternité des commencements. Pour aller où? Je vous le donne en mille: vers l'inconnu.

Aujourd'hui, ce choix est aussi l'attribut de l'artiste, du créateur qui choisit sciemment de se mettre à distance de sa culture pour mieux la créer et aussi peut-être la réinterpréter. C'est l'exil volontaire. Mais cette condition fut longtemps celle des «autres». Peut-être fut-il la condition de l'homme depuis qu'Adam et Ève, le premier couple, furent chassés du Paradis! Sur le plan symbolique, ce qui se trouve mis en lumière par ce mythe, c'est moins l'Éden sédentaire que l'errance comme origine de la condition humaine.

L'EXILÉ EST UN NOMADE TEMPORAIRE

La conception d'un «peuple enraciné dans sa terre ancestrale, parlant et défendant une langue propre avec sa culture» serait donc une invention récente. L'idée même de «peuple», accolée au terme de «langue» sur lequel se fonde tout l'édifice politique moderne, n'aurait de légitimité que celle que lui accorde l'État. Ce qui fait dire au philosophe Giorgio Agamben que «tous les peuples sont bandes et coquilles et toutes les langues jargons et argots¹».

Cette affirmation radicale mériterait à elle seule un long détour argumentatif. Je ne retiendrai pour des raisons d'espace que sa déclinaison nomade, inaugurale qui renvoie à la fameuse horde sauvage et itinérante chère à Freud, dont les gitans seraient les ancêtres².

L'exil à cet égard revêt déjà une forme postérieure, ennoblie de ce nomadisme tribal qui dominait le monde connu avant l'histoire et la création de l'État. Il constitue en quelque sorte le symptôme annonciateur de ces colonnes de réfugiés et d'expatriés que la famine et les empires auront jetés sur les routes, des siècles durant. Devant l'humiliation ou le danger imminent, il vaut encore mieux affronter l'inconnu. À moins que, à l'exemple de Socrate, on ne lui préfère l'inconnu définitif: la mort.

Tout se joue dans ce passage entre la mort symbolique et la mort réelle. L'exil, c'est prendre le risque de l'espace, de sa ligne d'horizon infini en tant que continuité de soi. Pari insensé qui parfois permet d'affubler l'exilé du qualificatif de sot. Le saut du sot? Joyeuse homophonie qui renvoie, par cette sorte de réverbération, à la déraison du sauteur. Transgresser l'enceinte de la cité, du foyer ou de sa condition, c'est déjà s'exposer au péril. Et affirmer sa singularité.

L'angoisse de l'exil naît de cette absence de limites apparentes. Sentir le périmètre de sa maison est une expérience rassurante. Comme le nouveau-né qui recherche les bords de son berceau pour s'endormir. L'exil condamne à l'état de veille perpétuelle, à l'insomnie et donc forcément à la déraison du sauteur acrobate. Il faut être fort pour affronter l'exil. Gare à la vitesse et au changement.

Ce à quoi on s'arrache (la gravitation, le poids de la terre qui rechargeait naguère les batteries d'un Antée) se transforme en énergie cinétique qui propulse l'exilé vers son destin. La condition humaine, l'exilé en prend la mesure de plain-pied, si l'on peut dire. Mieux, par cette sorte de métonymie mystérieuse, commune au voyage, il devient «la mesure» de l'humanité. La sienne d'abord, et celle des autres. Car, c'est bien connu, pour mesurer (et donc comparer), il convient d'être «en dehors», soit à bonne distance de la chose que l'on veut mesurer. En fait, «l'étrangeté», dont l'exilé est l'archétype, est la condition même de la production du divers et donc, par définition, de toute culture ou objet censé transmettre du sens – ainsi, ce texte que vous lisez en ce moment. Il faut de la différence pour créer du neuf, du fort, du singulier. Tel est le pari de la différenciation depuis la nuit des temps. De fait, l'exil est la catégorie à partir de laquelle on peut penser «la valeur».

L'EXILÉ EST UN ÉTRANGER

L'exilé est donc celui qui est à l'extérieur, qui arrive d'ailleurs et qui, par sa seule présence, signe la différence.

Dans cette perspective, l'expérience de l'exil ne serait que le moment fugace où le même affirme sa différence en se déplaçant.

Le reste est affaire de choix et de commodité: ou il oublie et se fond dans la masse en adoptant les us et coutumes de son nouveau lieu, ou il conserve ses traditions d'avant. L'histoire nous enseigne qu'il fait les deux. C'est là où le destin individuel rejoint le collectif avec cette question-clé: comment rester fidèle à soi. La question de l'identité fait ainsi brutalement irruption dans la Cité avec toute sa violence et ses victimes expiatoires. Faut-il être semblable aux autres? Est-ce bien cela qu'il veut? C'est là où l'on voit émerger l'autre facette de l'exil, la plus complexe, celle qui cherche à résister, qui dit «non», et qui, de ce fait, exerce sur nous une séduction et une répulsion, un mélange d'attraction et de défiance.

Une bonne partie de l'histoire de l'humanité se résume dans cette sourde opposition entre le nomade et le sédentaire. L'exil est, de ce fait, le grand producteur d'altérité. Car l'exilé, c'est forcément un étranger. Mais c'est un étranger qui n'a pas de visées hostiles. Bien au contraire, il fait appel à l'une des premières vertus humaines: l'hospitalité. «Faut-il demander à l'étranger chez soi de parler notre langue pour pouvoir l'accueillir alors qu'il demande l'hospitalité dans une langue qui n'est déjà pas la sienne?» se demande le psychanalyste René Major³. C'est toute la question du lien social qui est posée dans ce rapport spéculaire de soi à l'autre et que restitue l'ambiguïté du terme «hôte»: Qui est l'hôte de qui? Qui est l'autre?

Dilemme insoluble, radical, dont la résolution a souvent été la mort de l'autre. La fondation passe souvent par le meurtre du frère. L'exilé en quelque sorte renvoie à ce frère sacrifié et préféré de Dieu. Si proche et si lointain: le nomade qu'on était jadis. Car ce nomade-là n'a pas encore de velléité de puissance. C'est en se sédentarisant, en se polarisant sur un territoire qu'il acquerra cette puissance. Alors il pourra devenir conquérant, le barbare tant redouté.

Pour que le barbare s'élève à son tour à la grandeur de l'exil, il devra connaître la défaite et l'humiliation. Pas

d'exil sans cette traversée du désert. L'échec est une cure de modestie et d'humilité. La toute-puissante *hybris*, battue en brèche, révèle la première loi fondatrice de l'exil : l'expérience de l'adversité. Qu'elle soit d'origine naturelle (cataclysmes, épidémies, famines) ou humaine (conquêtes), l'épreuve s'intériorise et repousse les limites subjectives qui s'ouvrent dès lors à la symbolisation et donc au savoir sublime ainsi que l'affirme Kant. C'est l'avantage que les peuples de l'exil ont sur les sédentaires. Les conditions et les formes du récit et donc de l'Histoire y sont plus affirmées, variées ou, pour être plus précis, davantage *subjectivées*. L'expérience de l'exil contribue à l'émergence de l'individualité.

C'est cette intériorisation du récit qui porte en germe l'expérience de la modernité en tant que quête de la transformation perpétuelle. La route devient métaphore, dialogue intérieur, interrogation incessante entre un « je » et son double spéculaire qui se confond avec la ligne de l'horizon. L'enjeu consiste à résister au mirage, à la folie qu'il induit. Qui est cette voix qui me parle ainsi dans ce désert ? Ce double, cet autre invisible n'est plus un ennemi. C'est quelque chose qui me dépasse puisqu'il est partout et nulle part, il se détache, s'impose pour me fixer « la » voie ou la terre promise.

Un dieu jaloux et singulier n'a pu naître que d'un peuple en exil. Haro sur l'encombrante prolifération des divinités antiques ! Le « génie des lieux », c'est bien ça qui se perd en partant : la manière de sentir un lieu, de le « reconnaître » entre tous, de l'habiter. L'exil ne prédispose pas à l'aisance, c'est-à-dire à ce sentiment d'être chez soi. L'exilé demeure sur le qui-vive, mais sa force est devenue intérieure.

FIGURES CONTEMPORAINES DE L'EXIL

Si l'exilé est la première figure de l'étranger, elle comporte de nombreuses déclinaisons. J'en distinguerai trois en particulier à qui l'histoire a conféré toute sa gravité. La

figure de l'exil la plus répandue aujourd'hui, et la plus dramatique, c'est assurément le réfugié. Il peuple les camps de fortune aux abords des grands théâtres de guerre contemporains: le Libéria, la Palestine, le Rwanda, l'Afghanistan, la Bosnie, le Kurdistan... Le réfugié est la contre-figure de l'homme moderne: le symptôme de la déchirure contemporaine. Son histoire épouse les luttes et les violences du XX^e siècle tout entier. Raconter son histoire reviendrait à raconter la manière dont se dissout l'antique lien de l'hospitalité au contact des idéologies du territoire que décuple et instrumentalise le Léviathan moderne. L'Organisation des Nations Unies lui a dédié un Commissariat comme pour se dédouaner de la violence qu'induit l'État-nation. Peu de choses en vérité. La machine du Progrès est aveugle. Il faudra des livres entiers pour en débusquer les mécanismes.

L'EXILÉ EST UN ANCIEN COLONISÉ

Les ressortissants issus des Anciennes colonies en savent quelque chose. La colonisation fut justement cette marche forcée vers le Progrès qu'instilla au monde l'Occident. Elle introduit le *Colonisé* qui, comme le montrent les travaux de Fanon et de Memmi, est devenu étranger à lui-même, à force d'intérioriser le modèle du Colon. Sa libération consiste à le renverser et ainsi à revendiquer sa propre image avilie, bafouée, comme partie prenante de son être. Cette révolution laisse entendre, comme toutes les révolutions, que l'on peut faire table rase du passé du Colonisé. Le recommencement, c'est-à-dire le retour à un état vierge, précédant la colonisation, est l'une des plus belles utopies de notre modernité. La colonisation ne fait pas exception, surtout si elle se déroule sur un territoire marqué, lui aussi, par le sceau de la nouveauté: les Amériques. En vérité, le passé est plus tenace que l'on croit, et il faut prendre garde au bébé avant de jeter l'eau!

Car la mémoire est ce qui reste. Elle peut servir à nourrir la nostalgie et les conservatismes dans lesquels se

drapent nombre d'exilés et de peuples postcoloniaux; elle est aussi un formidable vivier de création. Comment donc l'utiliser à bon escient?

Il n'est pas facile de répondre à cette question. Pourquoi? Parce que la mémoire est sans cesse réinterprétée. Or, cette réinterprétation est assujettie aux représentations que l'on se fait de la situation où l'on se trouve. Si cette situation est jugée positive, la mémoire agira comme un agent démultiplicateur d'inventivité; si, au contraire, la situation est estimée négative, alors la mémoire jouera son rôle de gardien de l'identité. Tout l'enjeu consiste à ne pas avoir peur.

L'ÉMIGRÉ EST UN EXILÉ

La peur de perdre ce que l'on est demeure le grand ennemi de l'exilé. Vous voulez un exemple récent? La peur que suscitent les immigrations. L'immigrant est le dernier arrivé sur la scène de l'altérité. Cependant, il se distingue de ses aînés par le fait, non négligeable, qu'il n'a pas eu à subir une conquête militaire ou une colonisation (bien que celles-ci aient pu avoir lieu dans un lointain passé). L'immigrant est donc libre de se déterminer. Il est moderne, la preuve: il est branché directement sur le système capitalistique; ses motivations sont prioritairement économiques. C'est pour améliorer sa condition de vie et celle de sa progéniture que l'on émigre et non pour fuir l'oppression. Ce qui donne à l'immigrant une dimension moins noble mais plus pragmatique. L'immigrant n'a que faire de l'histoire. Il est là pour gagner des sous. Tout le reste n'est que littérature qu'il laisse volontiers à ses deux compères, le réfugié et le colonisé.

Cet assujettissement au flux de circulation du capital fait de la condition immigrante une sorte de capital-travail déterritorialisé du système économique mondial dont il est un rouage essentiel. Condition à cet égard particulièrement difficile à penser autrement que comme une transition. Et

c'est justement dans cette assomption que l'immigrant peut retrouver sa singularité qui le rattache à l'exil.

LA CITÉ IDÉALE

La Cité demeure le lieu de cette assomption et le grand enjeu de l'exil et de la condition humaine. C'est pourquoi la ville idéalisée a toujours hanté l'imaginaire des hommes dans une sorte de haine et d'amour constants et répétés. Saccagée, détruite, vidée, la ville est par excellence l'objet de libération, toujours recommencée, contre tous les Khmers rouges du monde qui s'acharnent à coups de kalachnikov à la vider des citoyens pour les éduquer dans les champêtres camps de la mort. Le nom de Buchenwald ne désignait après tout que la «forêt de hêtres» en allemand. C'est à la campagne que l'on recrée pour de vrai l'enfer que l'on prête aux villes. Car la ville, lieu de toutes les promiscuités, est le vecteur tant redouté des désidentifications. C'est là où l'on perd, dit-on, sa langue, ses valeurs et où l'on vend son âme au prince de l'exil en personne: Satan. Pour pallier cette perte annoncée, il est impératif que l'exil soit désamorcé de sa charge négative.

Ce renversement advient précisément par la rencontre des trois figures de l'exil: l'exilé, le colonisé, l'immigrant, et les déclinaisons contemporaines: le réfugié, le sans-abri, le sans-papiers... Leur raccordement comme autant de portions du ruban de l'ADN a ceci de particulier qu'il engendre de l'Unité. Donc du Récit. Du coup, l'histoire fragmentaire, éclatée des uns et des autres, qui avait fini par occulter les vraies raisons du départ, reprend sens. Le secret de l'identité est révélé. Et la poésie de la rencontre, possible.

Les très grandes villes se prêtent opportunément à ces retrouvailles singulières. New York, Londres, Paris sont les foyers historiques et bouillonnants de ces métissages cosmopolites, mais il arrive que des villes de taille moyenne tirent, elles aussi, leur épingle du jeu. Montréal, à cet égard, a permis comme nulle autre ces rencontres singulières.

L'exilé, l'ex-colonisé, l'immigrant s'y sont reconnus dans cette sorte de lumière fragile et incertaine des commencements. L'aventure transculturelle, comme on l'a appelée et à laquelle j'ai participé, a consisté à penser politiquement et culturellement ce passage inédit d'une Cité enfin rendue à sa vérité originelle, intangible. Quelle est cette vérité? C'est celle où les cultures s'affrontent pour mieux se singulariser l'une l'autre dans cette sorte d'émulation pacifiée, désamorcée de toute volonté de puissance.

JE ME SOUVIENS

Flash-back. Un soleil de plomb tombe sur un hôtel-restaurant situé près de Paestum, un des plus importants sites grecs d'Italie, en ce 17 juillet 2002. Sous le pont coule, impétueuse, *la source* qui lui a donné son nom. Ce sont les grandes retrouvailles. Pour la première fois, ma famille paternelle se revoit après quarante ans. Il y a mes frères venus pour l'occasion de Montréal, mes cousins, mes oncles; quatre générations se retrouvent ainsi confondues dans cette sorte de familiarité étrangère qui sépare ceux qui sont partis et ceux qui sont restés. Qu'est-ce qui distingue désormais cette coupure parmi toutes celles qui jalonnent une vie? Peu de choses à vrai dire, si ce n'est justement la mémoire que l'on en conserve: *le souvenir*.

Certains fils de mes cousins, qui alors n'étaient pas nés, se font fort de me raconter leur version de «ce départ» qu'ils avaient intériorisé à partir du récit que leur avaient fait leurs parents. Quelque chose se serait donc transmis de cette rupture?

J'ai pensé alors au «cri» qu'enregistra l'écrivain napolitain Erri de Luca. Et si c'était par la mémoire que l'immigration s'affranchissait de sa culpabilité de n'être qu'une entreprise économique? Ce retournement par la mémoire transforme l'expérience migratoire en épreuve de l'exil. Elle peut donc être «racontée», non comme une calamité, dont il faut dépeindre le «drame naturaliste», des trémolos dans la voix, comme se complaisent à le faire certains auteurs

contemporains, mais en tant qu'épreuve de la singularité avec ce qu'il faut de sécheresse et d'ironie à l'égard d'un geste qui n'a pas été subi mais choisi, quoi qu'on en dise.

Ces retrouvailles familiales se sont déroulées sous les auspices d'une figure tutélaire inattendue, miraculeusement rescapée de la nuit des temps : *Le plongeur de Posedonia*. Cette fresque rare représente un homme nu qui plonge dans le vide. Elle ornait le couvercle de la tombe d'un riche patricien grec. Les couleurs pastel, la simplicité du trait, la stylisation du dessin font de ce «saut» dans l'inconnu non seulement l'une des plus belles fresques de l'Antiquité mais aussi un ultime et élégant défi à la mort. Quelle meilleure conclusion pour l'exil!

¹ Historiquement, «coquille» et surtout «coquillard» désignent un mendiant qui se faisait passer pour un pèlerin de Saint-Jacques en fixant des coquillages à son vêtement. C'est peut-être à l'origine du nom donné aux malfaiteurs du XV^e siècle appartenant à une bande ayant ses apprentis, son maître et son chef incontesté, nommé *Roi de la Coquille* (d'après le *Robert historique*).

² Je me réfère ici au livre d'Alice Becker-Ho (*Les princes du jargon*, Paris, 1990) commenté par Giorgio Agamben dans *Moyens sans fin*, Paris, Rivages, 1995. «Les Tsiganes, affirme Alice Becker-Ho, sont les vestiges de notre Moyen Âge; une classe dangereuse d'une autre époque. Les termes tsiganes dans différents argots sont comme les Tsiganes eux-mêmes, qui, depuis leur première apparition, ont adopté les patronymes des pays qu'ils traversaient...»

³ René Major, *La démocratie en cruauté*, Paris, Galilée, 2003, p. 59.